

Le fragile équilibre des bêtes

Renée Beaulieu

Number 127, November 2010

Dilemme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61813ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, R. (2010). Le fragile équilibre des bêtes. *Moebius*, (127), 97–108.

RENÉE BEAULIEU

Le fragile équilibre des bêtes

Soir de janvier. La pièce ressemble, en dimensions, à une garde-robe, à une salle de bain, à une salle de lavage, à un cabanon de métal, mais il y a un lit, alors c'est une chambre à coucher. Temporairement notre chambre. Étendu, Léo a les pieds qui dépassent du matelas et qui poussent sur le filet blanc du parc de Marie. La petite a six mois et neuf jours. Qu'elle est belle, que je l'aime ! Quand je la regarde dormir, j'ai envie de croire que c'est moi. Tellement envie que j'y arrive. Je me vois petite, belle, parfaite, insouciante, bien. Je suis debout, adossée à la porte fermée. C'est le seul endroit où mes pieds peuvent se poser sur le sol. Il y a, en plus du lit et du parc, nos valises, un bureau brun, une poubelle jaune, une table de nuit, brune elle aussi, mais d'un autre brun et une chaise de bois. Drôle de chaise. J'enlève mon grand chandail rose avec un imprimé de *Mickey Mouse*. Je saute dans le lit, je sens bon. Je me plais dans cette minuscule pièce avec ma fille endormie et Léo, chaud, qui m'attend dans les draps dépareillés de la chambre d'invités de mon beau-frère.

Toute la journée, comme les trente derniers jours qui l'ont précédée, je me suis demandé si je devais ou non, ce soir, car c'est le bon soir, faire un enfant. Un autre. Depuis la naissance de Marie, je flotte sur un nuage. J'ai quasi perdu ma tête. Je me suis mariée deux mois après la naissance de la petite, moi qui n'avais jamais voulu en entendre parler jusque-là. Avant de tomber enceinte de Marie, je ne voulais pas de famille, pas de mariage, pas de tralala traditionnel. Je voulais ma liberté et des amants, même si j'avais un amant, le même Léo, depuis déjà des années. Léo m'aime comme un fou, c'est ce qu'il me dit,

c'est ce que je sens. Il me voulait et il a fait beaucoup pour m'avoir. Depuis, il agit avec moi comme s'il était toujours redevable. Un soir, je m'étais décidée pour Marie. Je ressentais un puissant élan intérieur, une envie irréprensible d'avoir un enfant à moi. C'était fort, presque douloureux, et surtout incontournable. J'avais fini mes études, 25 ans sonnés. C'était normal, évident, dans l'ordre des choses même si, paradoxalement, j'avais entrepris ma vie d'adulte en m'efforçant toujours de ne pas être comme les autres. Mais pour la maternité, je ne pouvais pas passer outre. L'appel viscéral était trop fort, mais ce soir...

Ce soir il n'y a pas d'appel viscéral, mais je sais ce que je veux. Je veux une grosse famille, plein d'enfants. Quatre. Aussi je les veux rapprochés, un chaque année. Ce qu'il y a d'étrange, c'est mon hésitation. Je n'arrive pas à me décider. Je veux revivre l'indicible expérience de Marie et en remplir autant qu'il est possible mon quotidien. Alors pourquoi j'hésite? Peut-être parce qu'il n'y a que six mois qui me séparent des douleurs atroces des contractions, des nausées, des vomissements. Peut-être à cause de mon corps aussi. Je me sens bien toute seule dedans, surtout depuis que j'ai perdu tous mes kilos excédentaires, j'avance plus rapidement. J'aime mettre mes jeans serrés. Aussi, parce que je jouis mieux et avec plus de grâce. Je me sens plus désirable et je m'excite davantage plus facilement. Léo me désire plus. Exactement comme en ce moment. Je le vois bien, il est nu sur le lit. Je le sens, il me respire dans le cou comme un taureau. Je le ressens, ses mains me labourent le corps et m'empoignent les seins avec force.

Nous baisons fiévreusement. C'est bon. Il faut faire attention, s'ébattre en silence: Marie dort au pied du lit et mon beau-frère lit, sans doute, dans la chambre en face. Il faut que je retienne mes cris. Léo est toujours silencieux, mais l'idée que la terre entière, à l'exception de Marie, m'entende a toujours ajouté à mon plaisir. Léo s'immobilise.

— Non, non n'arrête pas...

Léo est très près de ne plus être capable de se retenir. Dans l'urgence, d'un signe de tête crispé et désagréable, il m'interroge sur ma décision finale. Je m'accroche à ses épaules, et je revis la naissance de Marie. Je revois son petit corps atterrir sur mon ventre et je ressens l'immensité de

mon bonheur qui jaillit quand de mes mains je la touche, puis j'observe à la dérobée son joli corps potelé, ses menottes et ses petits yeux noirs profonds comme un ciel sans nuage...

— Oui, je le veux!

Bien sûr j'hésite encore, mais trois petits coups c'est si vite passé. Voilà, le convoi de spermatozoïdes est en route vers les lieux.

Léo roule sur le dos. Un sentiment d'agressivité m'assaille par surprise. Je ne comprends rien à ce que je ressens, mais j'ai envie de hurler, de frapper, d'invectiver Léo. Je n'en fais rien. Je ne dis rien. Je vais à la salle de bain, Léo me succède. Nous nous retrouvons à nouveau dans le lit, cette fois étendus côte à côte. Léo s'endort. Moi je sais déjà que je n'arriverai pas à dormir. Je me demande si je suis enceinte. Si j'ai bien fait. J'ai peur, alors je m'étire pour regarder Marie dormir. Dieu que je l'aime. Je m'apaise en me disant qu'une *autre Marie* vaut encore beaucoup plus. Cela étant, je suppose, nausées, douleurs, peurs, cellulite, responsabilités, seins ramollis, perte d'énergie et perte de liberté...

*

Voilà, j'ai un enfant dans le ventre. Je le voulais. Oui, je le voulais. Je ne pouvais pas le vouloir plus que de m'accrocher aux épaules de Léo et de lui dire de laisser aller ses petits X et Y, puisque Marie c'était si beau, puisque nous voulons quatre enfants rapprochés. Pour la grossesse de Marie, j'avais essayé de prendre une décision raisonnée, de peser le pour et le contre, mais il y avait toujours plein de risques. Risque d'anomalies, risque de perdre le bébé, risque de mourir, risque de faire une bêtise, risque d'être une mauvaise mère, risque d'avoir choisi le mauvais père, risque de passer à côté d'une chance, risque de regretter, risque d'un mauvais *timing*, risque d'une guerre, risque de gagner à la loto, tant de *si* m'empêchant d'être totalement consentante avec ma tête. J'avais essayé aussi de ne pas vouloir d'enfant, mais sans y parvenir. À l'idée de tenir dans mes bras et de regarder *mon* enfant, je m'embrasais. À défaut de pouvoir l'avoir avec raison, j'avais fait Marie par abandon, en me laissant aller à ce que je ressentais

de plus primitif en moi. Obéissant à un élan intérieur, en me soumettant à l'appel viscéral qui me commandait un être de ma chair. Cette fois c'était différent, mi-raison, mi-passion. La raison : mon fantasme d'une belle grande famille. La passion : Marie. N'empêche que ce matin tous les *si* me sont remontés à la gorge quand j'ai constaté que le « - » devenait « + » sur la planchette de plastique blanc du test de grossesse.

Fin d'après-midi. Léo, Marie, le beau-frère et moi sommes agglutinés sur le sable, il fait si chaud. J'aime la couleur de l'eau de Cuba et puis je suis pas mal en bikini sur la plage blanche, du moins les Cubains semblent apprécier me regarder. Michelle, mon amie, me dirait qu'ils apprécient toutes les femmes, mais bon, c'est son genre de remarque. Alors chers Cubains profitez-en, car je pars pour un neuf mois en bedon et je repars pour le Québec dans quelques jours.

Mon beau-frère me félicite, il a l'air sincère, mais j'ai mes doutes. Qu'en a-t-il à foutre que je sois enceinte ? Il vit à Cuba depuis des années. C'est la première fois que je le vois en huit ans de relation avec Léo, et je ne sais pas si je le reverrai un jour. Il n'a pas d'enfant, il se tient toujours à un minimum de trois pieds de Marie, il n'a pas de femme, ne souhaite pas entretenir de relation familiale, pourquoi diable a-t-il une chambre d'invités ? Néanmoins mon enfant a été conçu chez lui. Léo veut qu'il soit le parrain. Quel idiot ce Léo des fois.

— Bien oui, c'est une bonne idée Léo, on va voir, on va attendre que le bébé naisse. Je sais pas, on ne sait jamais.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce que tu veux qu'il arrive ?

— Je sais pas, mais...

— Tu te sens pas bien ?

— Non, non. C'est pas ça.

— Bon.

— Moi, ça me dérange pas, mais je vous avertis pas question de revenir au Québec.

Non mais quel con ! « Ça ne me dérange pas. » Le but c'est pas de te déranger pauvre mollusque rôti. Veux-tu qu'on te paie aussi ? Oh ! Encore cette agressivité ! Depuis cette fameuse nuit, elle me colle à la peau comme du jus

d'orange. Je crois que j'enrage contre Léo et contre toutes les bêtes mâles de la terre, contre leur pouvoir de m'engrosser. J'enrage contre les hommes d'avoir si peu à voir avec la naissance des enfants et d'en tirer autant profit qu'ils le désirent en investissant un minimum d'efforts. J'enrage d'être femme et d'être faite pour avoir des enfants, pour en désirer, pour être envahie par cet instinct. J'enrage d'aimer à ce point Marie, j'enrage d'aimer déjà ce petit être qui me pousse dans le ventre. J'enrage contre Léo de vouloir quatre enfants comme si c'était facile. J'enrage de payer de mon corps, de ma jeunesse, de mon énergie, de ma liberté. J'enrage contre le beau-frère de ne pas vouloir d'enfant et d'être bien avec cette décision qui semble davantage être une évidence qu'une prise de conscience. J'enrage contre Léo d'aimer Marie autant que moi je l'aime...

Bon, Léo vient de renverser son coke sur moi. Qu'est-ce que je fais? Je hurle, je le traite comme si c'était un politicien, un commis de *chiotte*, je fais une scène, je divorce ou...

— Laisse Léo c'est pas grave, je vais aller dans l'eau, le coke dans l'eau, ça part tout seul.

Animal! Tu pourrais pas faire attention à ce que tu fais, contrôle-toi bordel de merde.

— On vient avec toi.

Il me suit avec Marie dans les bras maintenant. Je crois que je vais faire une crise.

— T'es fin.

— Il faut que je prenne soin de vous trois. Je t'aime.

— À quelle heure l'avion?

*

Léo revient ce soir, vers neuf ou dix heures. Un voyage aux Caraïbes entièrement payé par la compagnie. Vive les compagnies d'assurances. Billet aller-retour pour deux pour une semaine. Mais moi je ne pouvais pas y aller. L'avion est interdit aux femmes très enceintes. Interdit aux chiens aussi, mais en cage ça va. Mais dans la soute à bagages avec les serpents et les chats, je ne sais pas si j'aurais pu. Interdit aux drogues et pourtant. Mais dans mon cas la clandestinité est devenue impossible. Mon allure ne laisse aucun doute sur ma condition, il faut un minimum de

quatre personnes pour me lever d'un banc de métro, alors le siège d'avion ! Quand Léo a reçu les billets, il a trouvé la situation plutôt amusante. Comme si mon choix et mon désir d'avoir un enfant enjolivaient toutes les contraintes que la grossesse impose. Alors Léo a offert ma place à mon beau-frère, le pseudo-Cubain. Ce dernier est même revenu au Québec spécifiquement pour ça. Décidément ce type !

J'attends Léo. Marie dort. Je n'ai rien à faire, alors je me déshabille et je me regarde grossir dans le miroir. Dieu que je suis grosse, j'ai les mamelons comme des pamplemousses, mes seins tombent de fatigue. Mes bras sont gorgés d'eau. J'ai l'air fatigué, la peau luisante, les traits tirés. Je n'ai pas la force de me peigner, de me maquiller. Il est déjà neuf heures. Si je me maquillais pour Léo, cela voudrait dire qu'il faudrait que je me démaquille dans à peine deux heures. Ça ne vaut pas l'effet. Léo me trouve belle quand même, par ailleurs je ne sais pas comment il s'y prend...

— C'est lui !

J'aurais dû me maquiller. Dieu que je fais peur. J'enfile une tente qui me sert de pyjama. Je me glisse dans le lit. Il croira que je l'attendais en lisant. Léo est bronzé. Il est magnifique, il sent bon. Il revient de vacances, c'est évident. Il me serre contre lui.

— Puis Léo, c'était bien ?

— Oui.

— Tu m'as trompée ? que je lui demande en blaguant ne sachant pas trop quoi dire, mal à l'aise devant sa beauté et honteuse de mon allure.

Léo change d'attitude, il perd son sourire et une étrange expression s'installe sur son visage. Il ne cherche pas à détourner les yeux. Je comprends qu'il me dira tout, qu'il me suffit de le lui demander. Je ne veux rien savoir, mais il est déjà trop tard.

Le lit tourne et moi avec. J'écoute ma bouche parler et j'entends Léo me raconter son aventure.

— Rien, ce n'était rien... ça m'a seulement permis de comprendre à quel point je vous aime toi et Marie et à quel point je veux être heureux avec vous.

Comment exprimer que le lien de lui à moi vient de se rompre, puisque je n'ai pas de mots, seulement une

sensation. Comment lui dire que celle que j'étais, vient de mourir. Celle que j'avais vue naître dans ses yeux. Celle qu'il avait fait naître par son désir dirigé exclusivement vers moi. Je ne peux pas lui dire, je ne peux même pas me l'avouer à moi-même sans révéler à quel point sans ce désir exclusif celle que j'étais ne peut plus exister.

Malheureux, il tente de me rassurer sans chercher à comprendre ce que je ressens puisque pour lui il s'agit d'un détail qui réaffirme son bonheur de vivre avec moi et nos enfants. Sous un flot de larmes je m'éteins lentement, je redeviens un être comme tous les autres, sans unicité, sans privilège : trompée. Je m'étais crue *intrompable* ou plutôt l'ai-je été un certain temps et c'est ce temps qui vient de se terminer par cette banale anecdote de voyage, anecdote comme il y en a des milliers chaque jour.

La vie continue et surtout ne recule jamais. Je viens de devenir une femme, comme les autres.

Je pensais que Léo était une histoire d'amour, le désir en étant la conséquence. Mais je comprends que son désir exclusif était mon histoire d'amour, désormais je devrai me battre. Je contrôle mes larmes, il y a longtemps que je pleure. Léo s'endort. Je n'ai pas envie de dormir, j'en suis incapable. Pour la première fois en treize mois je n'ai pas envie non plus d'aller voir Marie. Et je n'ai plus envie non plus de mon énorme corps. Je voudrais me vider de la femme que ce soir je suis devenue, redevenir celle que j'étais hier encore...

*

— Léo n'avait pas menti. Il est encore plus heureux avec nous qu'avant. Il adore Marie et a choisi des noms pour notre enfant. Aujourd'hui j'ai vu le médecin. Il prévoit que j'accoucherai à terme dans quelques semaines. Selon lui tout va bien. Les nausées, les douleurs aux jambes, à la vulve, la difficulté à marcher, la fatigue, les vomissements et la douleur intérieure qui me ronge ne comptent pas, je vais bien, dit-il. Après mon rendez-vous, je suis allée acheter une poussette double pour Marie et le bébé.

Ce soir, je me suis couchée en même temps que Marie à sept heures trente. Léo est venu me rejoindre depuis peu. Il regarde une revue de bricolage, au printemps prochain

il voudrait construire une maison dans les arbres pour les enfants. Moi j'ai les mains posées sur mon ventre depuis plus d'une heure. Il y a longtemps que je n'ai pas senti le bébé bouger, longtemps que je n'ai pas eu envie de sentir bouger ce petit être qui a envahi le mien. Depuis quand? Je ne me souviens plus.

— Léo, le bébé bouge pas.

— ...

— Léo!

— C'est normal y a plus de place.

— T'es drôle.

— Le médecin a dit que tout était correct, arrête de t'inquiéter pour rien.

Pour rien. J'attends toujours. Léo éteint sa lampe de chevet et s'endort. Je suis incapable de dormir, bien sûr. J'ai peur, je ne sais pas de quoi exactement, peur des raisons pour lesquelles le bébé ne bouge pas, peur des raisons pour lesquelles je n'ai pas mis mes mains sur mon ventre depuis... Depuis quand? J'ai mal, je ne sais pas trop pourquoi non plus. De ne pas avoir eu envie de sentir bouger mon bébé, de l'avoir mêlé à une histoire qui n'était pas la sienne peut-être? Mal, j'ai mal.

La douleur vient et repart, de plus en plus aiguë de plus en plus concentrée dans mon ventre. J'hésite à réveiller Léo, je ne suis sûre de rien, à l'accouchement de Marie ça ne s'est pas passé ainsi.

— Léo..., Léo, Léo... Je pense que j'ai des contractions.

— ...

Je regarde l'heure et j'essaie de voir s'il y a un rythme quelconque avec les douleurs. Il ne semble pas y en avoir, la douleur part et revient sans cohérence. Elle m'envahit puis s'éteint. Je laisse mes mains sur mon ventre pour sentir bouger l'enfant, mais il ne bouge toujours pas.

— Léo réveille-toi, j'ai des contractions.

— Mmmmm...

— Léo!

— Quoi?

— Je pense que j'ai des contractions.

— Tu penses?

— Oui, je pense.

— Mais non, le médecin a dit que ce ne serait pas avant des semaines.

— Oui, mais moi...

— Couche-toi.

Il s'est rendormi. Je le hais. Je le hais de dormir, de pouvoir dormir malgré ma douleur, mon mal, ma peur, malgré moi.

Je me lève et je vais me bercer dans la chambre mauve qui attend le nouveau venu. Je regarde le berceau vide et pense au temps qui me sépare du moment où il y aura mon enfant dedans. Ce laps de temps m'effraie. Je me sens petite pour le traverser seule.

— Viens mon enfant, viens respirer sur mon cœur, sors de là. Je vais te prendre dans mes bras, je vais te montrer qu'il y fait chaud et bon, que tu peux y sentir battre mon cœur là aussi. Je ne ressens rien encore, rien d'aussi fort qu'à Marie parce que tu n'es pas là. Viens, viens au monde. Je me sens petite, mais pour toi je suis prête, pour toi je le ferai, je te mettrai au monde. Viens, il faut que tu viennes, tu ne peux pas rester là, dans mon ventre sans bouger. Je sens qu'il faut que tu viennes...

Je quitte la chambre pour aller me faire couler un bain. Je me sens seule et désemparée. Je me dévêts et me glisse avec difficulté dans la baignoire quand Léo arrive. Sans un mot, il referme la porte derrière lui et retourne se coucher à l'abri du bruit de l'eau qui coule et de la lumière qui nuisent à son sommeil.

« Tout va bien. » Pour Léo il n'y a que ces mots du médecin qui ont un sens, une valeur. Ce que je sens et ce que je suis incapable de partager, de verbaliser ne l'intéresse pas. En ce moment, il veut dormir. Je n'existe pas, il croit le médecin, l'enfant ne naîtra pas ce soir et ma souffrance peut attendre le jour. J'ouvre la porte violemment et allume la lumière de la chambre à pleine intensité.

— J'ai mal, merde, tu pourrais te lever!

Léo est tout endormi et n'a pas envie d'une scène de ménage non plus, mais je suis dans un tel état, nue, hystérique, il ne peut rester indifférent.

— Penses-tu que...

— Je le sais pas moi, que je hurle, j'ai pas fait ça toute ma vie mettre un enfant au monde. Je le sais pas, pis si c'est pas ça tant pis t'en mourras pas de te lever pour rien! Bordel de merde! Lève-toi! Fais quelque chose, merde j'ai mal pis toi tu veux dormir. Je te déteste...

— Wow! Calme-toi.

— Lâche-moi les calme-toi...

— Tu vas réveiller Marie.

— Ben oui faut que je fasse tout en silence sans déranger personne, je suis en train de me faire labourer l'intérieur du corps mais faut que je me ferme la gueule.

— Veux-tu aller à l'hôpital?...

*

— Tout est calme dans la chambre vert pâle de l'hôpital. La nuit est noire. Assise sur mon lit, les mains sur mon ventre je regarde par la fenêtre. J'attends que le bébé bouge. Je n'attends pas les contractions, elles arrivent à l'improviste passent plus ou moins rapidement et plus ou moins violemment. Chaque fois je me lève, pose mes mains sur le mur et Léo frotte mon dos. Tout est calme, je traverse le laps de temps avec patience et courage.

— Ça y est, tout est prêt, le bébé va bientôt sortir, cette fois selon les dires de l'infirmière.

La nuit, comme mon courage et ma force, tire à sa fin.

— À la vue du moniteur du bébé, l'infirmière s'agite subitement, elle sort de la chambre à la course. Elle revient, le médecin la suit de près. Ce dernier m'examine, regarde les chiffres sur la machine, s'affole à son tour.

— Que se passe-t-il?

— Rien de grave, le bébé est en souffrance, probablement le cordon autour du pied.

— Rien de grave le bébé est en souffrance! Mais je ne veux pas qu'il souffre, moi.

— Calmez-vous.

— Me calmer, mon bébé souffre et moi je dois me calmer, le laisser souffrir seul... seul, comme moi.

Une douleur monte, monte en moi. Je suis étendue, je ne peux pas me lever. La douleur continue de monter, elle me submerge. Je n'entends plus rien, je ne vois plus rien, il n'y a plus d'air, plus de vie là où je suis.

— Pousser, pousser... il faut... il faut... nous allons le perdre...

J'étouffe. La douleur redescend lentement. Je me rappelle, je suis à l'hôpital. L'enfant souffre, mon enfant souffre. Je ne veux pas le perdre. Non, non la douleur remonte,

remonte. Il n'y a plus d'air, que de la douleur partout, partout en mon corps. Je veux qu'il vive, je veux...

Je suis nulle part dans aucun univers, il n'y a pas de temps, pas de lieu, pas de moment, qu'une brûlure, une tête qui passe. Des mains du médecin, mon fils atterrit sur mon ventre. Je connais cet instant, c'est celui de Marie. Il est magique. La brûlure a passé, j'ouvre les yeux et mes mains s'élancent vers ce petit corps qui vient de passer de mon dedans à notre dehors. Mes mains s'arrêtent brusquement, elles ne se rendent pas à toucher ce petit corps gluant. Ce corps est celui d'un minuscule cadavre, celui de mon fils. Ce sont les mains du médecin qui le prennent et l'emportent.

Je hurle comme un animal. Je suis une bête.

*

Léo pleure dans mes bras, il a besoin de moi pour partager sa souffrance. Le médecin entre dans ma chambre.

— Votre fils est sauvé.

— Mon fils est mort, je l'ai vu, il est mort.

— Presque, il était presque mort j'en conviens. Il a perdu beaucoup de sang, voilà pourquoi il était gris. Il s'est vidé de son sang.

— Vidé?

— Oui, il s'est vidé de son sang...

— Vidé de son sang? Mais où? Son sang est allé où?

— Selon votre prise sanguine son sang se mélange actuellement au vôtre.

— Il s'est vidé de son sang en moi. C'est moi qui ai pris son sang, c'est moi qui l'ai vidé de son sang...

— Hémorragie *fœto-maternelle*, c'est plutôt rare...

— Vos mots, je ne les comprends pas, vos mots ne me comprennent pas. Je ne parle plus aucune langue.

*

Mon fils a vingt jours. Selon l'infirmière qui était de garde cette nuit, mon fils a bougé pour la toute première fois à trois heures quarante-deux. Présentement je le berce, il ne bouge toujours pas. J'attends ce moment de le sentir bouger sous mes mains et j'espère sans trop y croire que ma douleur va s'évanouir avec son mouvement.

